

# Ne soyons pas intégristes sur son intégrisme

*Qu'ils soient dévots ou hostiles, les lecteurs de Heidegger les plus tranchés font souvent abstraction du contexte culturel dans lequel il s'inscrit.*

Par **Simon F. Oliai**



Né en Iran, **Simon F. Oliai** est un philosophe et critique d'art américain. Ancien conseiller du directeur général de l'Unesco pour la valorisation des vestiges préislamiques de l'Orient ancien, il a récemment publié aux États-Unis *Challenging The Absolute* (éd. Rowman & Littlefield), sous-titré « Nietzsche, Heidegger et la lutte de l'Europe contre le fondamentalisme ».

« Ah ces Allemands ! Que ne nous ont-ils déjà coûté ! En pure perte, pour rien, telle est toujours l'œuvre des Allemands. »

(L'Antéchrist, Nietzsche)

Que la publication tardive des *Cahiers noirs* ait pu aboutir à un nouvel épisode de ce qu'on a la curieuse habitude d'appeler, depuis la publication de *Heidegger et le nazisme* de Victor Farías en 1986, « l'affaire Heidegger » n'avait rien de particulièrement étonnant. Pas plus que l'avalanche de commentaires indignés provoqués par les remarques, manifestement antisémites, dont cette collection hétéroclite de réflexions est visiblement truffée. Une collection qui couvre une période politiquement controversée et décisive de la vie professionnelle de Heidegger (1931-1948). Une vie qui fut aussi le fondement d'une pensée en constante évolution. Une pensée heideggerienne qui, inutile d'insister, entretient des rapports très complexes avec l'histoire politico-culturelle de la société allemande, idéologiquement fanatisée puis culturellement ébranlée, de cette période, et plus particulièrement de la période allant de l'avènement du régime nazi au pouvoir en 1933 jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en septembre 1939.

## L'impact des préjugés culturels

Il faut préciser qu'il est toujours difficile d'éclairer le conditionnement de cette pensée par son contexte historique sans céder à la puissante tentation réductionniste de ne voir en elle qu'une expression conceptuelle du « nazisme ». Cette tentation est d'autant plus grande que, comme le souligne Heidegger lui-même, notre époque moderne et, encore plus, notre agonisante >>>

>>> postmodernité se caractérisent par un profond désintérêt pour l'histoire et ses multiples leçons. Si inoubliables et cruciales soient-elles. Et cela malgré la grande visibilité sociale des commémorations d'un passé européen tragique qui, si l'on en juge par la résurgence de certains de ses plus coriaces et indémodables démons comme les nationalismes xénophobes et l'irrépressible diabolisation ignorante des « étrangers », refuse obstinément de passer. Pourtant, la compréhension adéquate des concepts que Heidegger insère et élabore, de façon hautement contestable, dans les *Cahiers noirs* devrait pouvoir prendre en compte la dimension intellectuelle de l'histoire de cette sombre époque en Europe.

L'époque peut nous sembler assez éloignée, mais la dimension culturelle et intellectuelle, autrement dit l'impact décisif des préjugés culturels qui alors influençaient même les plus grands esprits européens, n'est pas, à mon avis, suffisamment appréciée et prise en compte par les « spécialistes » de la pensée de Heidegger. En effet, ce qui ne cesse d'étonner depuis la publication du livre de Victor Farias et celle du livre important d'Emmanuel Faye en 2005, c'est la remarquable endurance d'une méconnaissance diffuse dont pâtit le contexte culturel et intellectuel allemand et européen dans lequel les *Cahiers noirs* furent rédigés. Presque trente ans après la publication de *Heidegger et le nazisme*, la plupart des commentateurs du philosophe allemand ne connaissent encore pas assez l'histoire intellectuelle et culturelle d'une Europe colonialiste, raciste, xénophobe et nationaliste qui, entre 1914 et

## Notre époque moderne et, encore plus, notre agonisante postmodernité se caractérisent par un profond désintérêt pour l'histoire.

1945, sombra dans deux « guerres civiles », lesquelles mirent fin à la suprématie géopolitique du continent de référence historique pour le reste du monde.

### Une certaine « idéologie de la guerre »

Peu importe que ces commentateurs soient favorables ou hostiles au « roi caché de la philosophie européenne », pour reprendre la célèbre expression de Hannah Arendt. La méconnaissance et le désintérêt grandissant pour la dimension intellectuelle et culturelle de cette histoire sont bien à l'origine des dénonciations réductrices de la « dangereuse » pensée de Heidegger. Ils représentent, à l'inverse, l'éternel refuge des insupportables apologues de la « singularité » philosophique des rapports du penseur souabe non seulement à ses « Juifs » mais au « mouvement » (*Bewegung*) du modernisme réactionnaire qui porte le nom de national-socialisme et dont Heidegger fut le penseur le plus profond. Grâce à la méconnaissance et à l'ignorance diffuses de la dimension intellectuelle de ce que Camus appelle « l'histoire corrompue de l'humanité européenne », les infatigables apologues du maître de Fribourg ont souvent réussi à isoler certains éléments clés de sa pensée, fort idéologisée, de l'influence des autres courants intellectuels de son époque agitée en prétendant que la profonde originalité des notions heideggeriennes exclut toute considération de l'influence décisive de ceux-ci sur le cheminement philosophique de leur idole. Parallèlement, la même et malheureuse tendance herméneutique se manifeste avec une égale clarté chez les critiques hostiles à Heidegger qui, eux, contournent et refusent toute confrontation philosophique avec sa pensée sous prétexte qu'elle n'est qu'une expression de « l'introduction » du « nazisme » en philosophie. En l'occurrence, une expression d'un antisémitisme nazi qui ne mériterait pas que l'on se penche sur ses rapports conceptuels complexes avec la longue histoire du phénomène en question. Une histoire que la majorité des citoyens de la démocratie allemande qui surgit des cendres du III<sup>e</sup> Reich avait aussi voulu, tout simplement, oublier. Mais l'évitement de ce passé douloureux et la méconnaissance des racines intellectuelles de ses illusions sont précisément les raisons pour lesquelles, comme Heidegger l'avait sans doute lui-même pressenti dans son entretien posthume en 1966, « les polémiques ne pourront probablement que se rallumer, chaque fois que se présentera un nouveau catalyseur (1) ».

**Le sociologue conservateur Werner Sombart (1863-1941), argumentant sur l'origine juive du capitalisme, compte sans doute parmi les influences de Heidegger.**



(1) *Réponses et questions sur l'histoire et la politique*, Martin Heidegger, traduit de l'allemand par Jean Launay, éd. Mercure de France, 1988.

Dans ce tableau décourageant de la réception de Heidegger entre 1986 et 2014, l'on ne doit pas manquer de souligner la pertinence philosophique des indispensables travaux d'une minorité de philosophes et d'historiens qui ont non seulement rendu possible une meilleure compréhension du contexte historique et culturel de l'élaboration de la pensée heideggerienne, mais aussi une plus grande conscience de son importance pour les débats qui ne cessent de tourmenter et de diviser le monde contemporain. Lequel semble souffrir d'un étrange désenchantement global envers la notion de progrès. Parmi ces travaux, les analyses de Jürgen Habermas, Hugo Ott, Domenico Losurdo, Charles Bambach, Otto Pöggeler, Pierre Bourdieu et Hans Sluga sont d'une grande pertinence. Elles mettent en lumière, notamment dans les écrits de Habermas (2), la profonde imbrication de la pensée de Heidegger avec les courants intellectuels, culturels et politiques de son époque, et tout particulièrement avec une certaine « idéologie de la guerre ». En plus d'être une maladie intellectuelle européenne qui aboutit à la catastrophe de la Première Guerre mondiale, cette idéologie constitue un vaste continent où l'on trouve des acteurs aussi dissemblables qu'Oswald Spengler, Thomas Mann, Max Scheler, Karl Jaspers et le sociologue conservateur nationaliste allemand Werner Sombart, dont l'œuvre fut largement ignorée après 1945 en raison de l'attitude ambiguë de cet ex-disciple de Marx envers le régime nazi. Il faut aussi ajouter que Werner Sombart fut l'auteur d'une influente étude historique (3) de la contribution des « Juifs » de l'Europe à la naissance du capitalisme moderne. Heidegger, qui connaissait l'œuvre du grand collègue de Werner Sombart, Max Weber, connaissait probablement tout aussi bien les thèses contestables du premier sur le rôle de la « juiverie » dans l'émergence du capitalisme.

Tout cela peut ressembler, comme l'a souligné Habermas, à une question qui n'intéresse que les « spécialistes ». La question plus urgente et épineuse est de savoir comment interpréter les remarques de Heidegger dans les *Cahiers noirs* lorsqu'il s'y complaît dans ce qui ressemble fort, comme le souligne à juste titre Peter Trawny, à un antisémitisme « relevant de l'histoire de l'Être (4) » ? Et la plus importante question demeure, bien entendu, de savoir que faire avec Heidegger aujourd'hui dans notre contexte global où l'on assiste avec impuissance à la recrudescence des fanatismes et dogmatismes de tous genres ? Ayant travaillé sur l'œuvre de Heidegger pendant des années, je suis arrivé à la conclusion que l'évaluation de la pertinence culturelle de son immense legs intellectuel ne pourra pas être du ressort exclusif des spécialistes. Je suis persuadé que de nouvelles analyses historico-philosophiques de la pensée de Heidegger pourront encore nous permettre non seulement de mieux



BASSO CANNARA/OPALE/LEEMAGE

saisir le sens profond de son « nazisme », mais de lutter plus efficacement contre toute vision réductionniste de l'identité culturelle d'une nation ou d'un « peuple ». Autrement dit, ces futures lectures de Heidegger pourront nous faciliter la compréhension des ressorts conceptuels de l'intégrisme dans l'histoire des idées. Quel que soit, d'ailleurs, son contenu doctrinal spécifique.

### Un fossoyeur philosophe

Lorsque Heidegger dénonce l'empire métaphysique de « la rationalité vide » (cultivée par les « Juifs ») dans les *Cahiers noirs*, il met en relief non seulement le fait que sa pensée s'était imprégnée de l'antisémitisme culturel diffus de la société allemande de son époque, mais surtout son propre intégrisme conceptuel. Lequel est à la base de l'identification réductionniste de la « judéité » avec ce que Heidegger présente comme la quête d'un « abri » dans « l'esprit ». Ce qui est foncièrement intégriste dans les *Cahiers noirs* de Heidegger est rien de moins que la détestable réduction ontologique des destins individuels complexes des « Juifs » à la cage conceptuelle d'une « judéité » fictive que Heidegger fustige. Une cage qui ressemble, comme l'aurait souligné Nietzsche, à un cerceau fabriqué par un « fossoyeur philosophe » dont l'effrayante grimace aide souvent à abstraire l'objet de sa réflexion, le délier de son devenir historique. Un devenir qui aura résisté à son incarcération métaphysique par les catégories des idéologues intégristes à venir. Que pareil idéologue pût avoir, entre 1931 et 1948, une tête aussi grosse que celle de Martin Heidegger n'y change rien. Car même une tête bien remplie de concepts aussi fascinants que « l'histoire de l'Être » n'est que – comme disait Louis-Ferdinand Céline, grand écrivain et idéologue antisémite à ses heures – « une espèce d'usine qui marche pas très bien comme on veut (5) ». ●

**Jürgen Habermas est l'un de ceux qui ont le mieux articulé la pensée de Heidegger et son environnement.**

(2) « Martin Heidegger. L'œuvre et l'engagement », dans *Textes et contextes*, Jürgen Habermas, traduit de l'allemand par Rainer Rochlitz, éd. du Cerf, 1994.

(3) *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, Werner Sombart, éd. Duncker & Humblot, Leipzig, 1911.

(4) *Heidegger et l'antisémitisme. Sur les « Cahiers noirs »*, Peter Trawny, traduit de l'allemand par Julia Christ et Jean-Claude Monod, éd. du Seuil, 2014.

(5) *D'un château l'autre*, Louis-Ferdinand Céline, éd. Gallimard, 1957.